

— — —

ENTRETIEN
AVEC BARBARA
FONTAINE
traductrice de
l'allemand au français

NICOLE THIERS

— — —

Barbara, pourrais-tu nous raconter comment tu es devenue traductrice ?

L'idée de faire de la traduction littéraire m'est venue quand j'étais en hypokhâgne, grâce à ma prof d'allemand, qui en faisait elle-même. Puis l'idée a germé dans ma tête, mais à ce moment-là je ne pensais pas du tout en vivre, je voulais être éditrice. Alors j'ai fait des études de lettres modernes et de littérature allemande. Ensuite, quelques stages dans l'édition m'ont dissuadée d'y travailler ; je me suis rendu compte que ce qui m'intéressait, c'était le travail sur le texte – je précise qu'à l'époque il n'y avait pas de formation à la traduction littéraire, en tout cas pour l'allemand. Donc quand j'ai renoncé à l'édition, j'ai enseigné pendant trois ans – entre-temps, j'avais passé le CAPES de lettres – et à côté j'ai commencé à traduire ; des amis allemands m'avaient fait découvrir Katja Lange-Müller, pour laquelle j'ai eu un coup de foudre, et c'est le premier livre que j'ai proposé. Le texte d'elle que Nicole Bary a publié dans sa revue *LITTERall* a été ma première traduction. Puis, grâce à la rencontre d'une traductrice débordée, j'ai pu avoir quelques petites traductions, puis tout un livre – mon premier – *Promenades françaises* de Johanna Schopenhauer, écrit en 1804, (éditions du Félin), et même un deuxième, Wilhelm Uhde, *De Bismarck à Picasso* (éditions du Linteau).

J'ai pris une disponibilité d'un an de l'Éducation nationale, en me disant que je verrais bien ce qui se passerait. Tout est allé assez vite, tout de suite j'ai pu vivre de mes traductions, avec environ 50% dans le domaine technique au début, mais ça n'a duré que deux ans, en

tout cas jamais, jamais je ne me suis posé la question de savoir si j'allais retourner dans l'Éducation nationale.

On peut dire que je me suis formée sur le tas. Pour les générations antérieures aux formations, c'est en traduisant que l'on se formait. Ensuite, en 2001, j'ai fait le programme Goldschmidt comme jeune traductrice. J'avais déjà une traduction publiée, je commençais la deuxième, et ça m'a donné beaucoup de contacts, ça m'a assise un peu et confortée dans mon choix. J'avais Olivier Mannoni comme tuteur ; j'ai fait un stage chez Suhrkamp, très utile pour les contacts, et puis j'ai pris goût au travail en tandem et en groupe.

D'ailleurs, tu es ensuite devenue toi-même tutrice au sein du programme Goldschmidt'...

Effectivement, neuf ans après avoir été « jeune traductrice » dans ce programme, on m'a demandé si je voulais être tutrice et j'ai accepté, parce qu'il m'avait tellement apporté que j'avais bien envie de rendre un peu ce que j'avais reçu ; j'avais le trac, évidemment, mais je l'ai fait trois ans de suite, de 2010 à 2012, et j'ai adoré cette expérience.

Et à toi, que t'a apporté le programme Goldschmidt en tant que tutrice ?

Eh bien, outre le plaisir de transmettre un savoir-faire à des gens motivés, le fait de travailler collectivement un texte avec des natifs des deux langues est très fructueux. Avoir le regard d'Allemands sur les textes allemands pour en lever toute ambiguïté et en percevoir les subtilités est certes très précieux, mais leur regard sur les textes français qu'ils ont à traduire apporte aussi énormément. Et puis, bien sûr, je me suis fait de réels amis au cours de ces trois années extrêmement riches ; ces ateliers représentent un investissement énorme en temps, c'est beaucoup de travail, mais quand ça s'est arrêté – un tuteur ne reste que trois ans et c'est très bien ainsi – j'avoue que ça a fait un vide.

¹ Le Programme Goldschmidt a déjà fait l'objet de deux présentations dans *TransLittérature* : l'une par Claudia Kalscheuer (n° 32, hiver 2007), l'autre par Barbara elle-même (n° 39, été 2010).

Tu es également modératrice des ateliers ViceVersa. Pourrais-tu en tracer l'historique pour *TransLittérature* ?

Les ateliers ViceVersa existent aujourd'hui avec plusieurs couples de langues ; mais les franco-allemands sont les pionniers en la matière. À l'époque, on disait les « Ateliers Straelen », parce qu'ils ont été créés au collège de Straelen – par Josef Winiger, à la fin des années 1990. C'est plus tard, en 2010, qu'ont été créés sur le même modèle des ateliers ViceVersa avec d'autres couples de langues, mais toujours avec l'allemand (allemand-russe, allemand-espagnol...), tous financés par le Deutscher Übersetzerfonds² et organisés par l'Allemagne. Et c'est seulement cette année, sept ans après, que la formule s'est étendue à la France avec des ateliers ViceVersa français-anglais, français-espagnol, etc. – et là, toujours avec le français. J'ai participé à cet atelier en 2001, en tant que jeune traductrice, avec Josef, qui était seul à l'animer. En 2011, quand il a voulu se retirer, j'ai animé son dernier atelier avec lui à Looren et il m'a demandé de prendre la relève avec deux tutrices allemandes en alternance.

Depuis 2012, les ateliers Vice Versa franco-allemands ne se passent plus à Straelen, mais une année en Suisse au collège de traducteurs de Looren³, une année en Allemagne au Literarisches Colloquium Berlin (LCB)⁴, une année au Collège international des traducteurs littéraires d'Arles (CITL).

Quel est le principe de ces ateliers ViceVersa ?

Le principe est de réunir durant une semaine, autour de deux modérateurs (un Français et un Allemand), dix traducteurs, cinq français et cinq allemands ; il n'y a aucun critère d'âge, on essaie chaque fois de prendre des traducteurs confirmés et des plus jeunes ; aucun

2 Le Übersetzerfonds (« fonds des traducteurs »), lui-même financé par divers organismes, fédéraux ou privés (Fondation Bosch), intervient dans de multiples programmes visant la formation des traducteurs.

3 Voir <https://www.looren.net/fr/actualite/>. (NdIR)

4 Le LCB (cf. site : <http://www.lcb.de/home/>), au bord du Wannsee à Berlin, accueille des écrivains et des traducteurs en résidence et organise de nombreuses manifestations littéraires tout au long de l'année. (NdIR)

contrat avec un éditeur n'est nécessaire, c'est l'occasion pour un traducteur de traduire par plaisir, sans obligation de résultat – c'est très important.

Chaque traducteur propose un texte de cinq pages au modérateur qui traduit vers la même langue que lui ; il envoie bien sûr l'original et son essai de traduction, présente l'auteur et le texte, et dégage quelques problématiques. Dix textes (et dix traducteurs) seront sélectionnés par les deux modérateurs d'après leur dossier, non seulement sur la qualité de l'essai, mais aussi sur l'intérêt du texte.

On essaie d'avoir une diversité de genres – essai, poésie, fiction, théâtre, etc. –, d'époques, et on s'efforce aussi de faire des groupes pas trop homogènes. Le choix des candidats n'est pas toujours facile, on a généralement beaucoup plus de candidats que de places et ceux que l'on refuse demandent parfois des explications...

Un mois avant le début du stage, chaque participant reçoit les neuf autres textes, original et traduction ; chacun doit s'être préparé à tous les textes. Quant à moi, pour préparer tous les textes correctement, j'ai besoin d'y travailler environ une semaine.

Puis tout le monde se retrouve pour six jours à Berlin, à Arles ou à Looren ; le moment où ces ateliers ont lieu dans l'année est variable... cela dépend de la disponibilité des lieux. Les traducteurs sont logés sur place, complètement défrayés, voyage, logement et souvent repas, sur six jours. C'est un rythme intense, on travaille six à sept heures par jour, trois heures au moins par texte et par demi-journée !

Qu'apportent ces ateliers, selon toi ?

Ce qui est enrichissant, par rapport au travail solitaire du traducteur, c'est de n'être plus seul devant son texte ; il y a dix regards au lieu d'un, dont cinq de personnes de l'autre langue, c'est très précieux ; avoir des locuteurs natifs, c'est résoudre les problèmes de sens et surtout comprendre l'effet du texte produit sur le lecteur, le procédé, le style. Mais c'est parfois à double tranchant ; ces conditions de traduction idéales permettent d'imaginer ce que serait un livre traduit ainsi... une utopie, aussi belle que vertigineuse !

Ce qui m'a frappée au début, c'est de voir les Allemands se pencher sur leurs difficultés à traduire vers l'allemand ; quand on voit leurs

problèmes, on se rend compte des richesses propres au français... et ça donne des idées pour traduire vers sa propre langue. Ce qui est intéressant aussi, c'est qu'on est amené à se pencher sur des textes qu'on n'aurait jamais lus.

Je vais donner un exemple de ce que j'ai appris dans le dernier atelier ViceVersa ; une Allemande traduisait Virginie Despentes – une langue extrêmement parlée, voire argotique ou vulgaire, très familière. On s'est rendu compte que les Allemands ont beaucoup de mal à traduire cette langue parlée, parce que, en allemand, elle n'existe pas ; à chaque fois, on est sidéré de constater que les Allemands n'ont pas ce registre, la langue parlée familière. Ce qu'ils ont, ce sont des dialectes. Donc, si les Allemands n'utilisent pas de dialecte pour la langue parlée, leur registre est forcément supérieur à l'original français. Et ça, c'est important, parce que ça peut nous laisser, à nous Français, plus de liberté ; on sait que, quand on traduit, on peut éventuellement aller un peu plus loin.

J'ai appris aussi à abandonner quelques idées fausses sur la traduction... Par exemple, j'avais toujours entendu dire que, de l'allemand vers le français, il y avait un foisonnement de 10% à peu près ; or, je me suis rendu compte que les Allemands aussi ont un taux de foisonnement du français vers l'allemand ! Brigitte Grosse (une des deux modératrices allemandes de ViceVersa) m'a fait comprendre lors d'un atelier que le taux de foisonnement n'est pas dû à telle langue mais au fait même de traduire. Elle, quand elle traduit, elle se donne comme objectif de toujours avoir, en gros, le même nombre de feuillets que l'original. Et elle a tout à fait raison ; il y a des moyens différents à mettre en œuvre, l'objectif devrait être de ne pas foisonner.

Tu as aussi participé à la création de Fanal, une liste de discussion franco-allemande sur Internet, tu peux nous en dire un mot ?

L'idée de Fanal est née en 2001, pendant l'atelier de Straelen auquel je participais ; l'idée est venue des gens qui y étaient réunis, on s'est dit : C'est tellement enrichissant qu'il faudrait prolonger cet échange. C'était le tout début d'Internet, on a immédiatement pensé à créer un forum pour pouvoir s'interroger, comme on le faisait là, sur l'ef-

fet produit par un mot, le sens d'un mot... et du coup un soir, on a fait un brainstorming pour trouver un nom à ce forum.

Fanal est donc né à Straelen !

Oui, ensuite on l'a mis en place, ça n'était pas très compliqué. Puis je l'ai modéré une dizaine d'années, avant de passer la main à Leïla Pellissier.

Et ça a tout de suite pris, il y a eu tout de suite du monde, ça répondait à un véritable besoin, et la liste est toujours aussi dynamique et vivante.

Ton propre travail, ta propre conception de la traduction ont-ils évolué au fil des années ?

Je pense que je n'avais pas de conception de la traduction au départ, mais plus ça va, plus j'ai l'impression d'acquérir davantage de liberté, donc de m'éloigner davantage de l'original, et de tendre vers une conception plutôt cibliste de la traduction. Les séances de travail collectives m'ont sans doute plus fait évoluer que les auteurs, parce que je traduis des auteurs tellement différents qu'il est difficile de dire la part de chacun ; ce qui est sûr, c'est qu'on apprend avec chaque livre que l'on traduit – et sans doute dans le sens de la liberté. Je suis aussi davantage confiante qu'au début, où je faisais systématiquement relire mes traductions par des amis, traducteurs ou non, avant la remise à l'éditeur. Si j'avais une conception de la traduction, ce serait peut-être la suivante : il m'importe que le texte n'ait pas l'air d'avoir été traduit. Mais c'est très personnel.

Il y a beaucoup de discussions là-dessus, d'autres au contraire souhaitent conserver le caractère étranger de l'original.

Pour moi, en tout cas, ce qui est ressorti au fil du temps vient surtout, je crois, de mon propre plaisir de lectrice. Quand je lis, je n'aime pas du tout sentir que c'est traduit et du coup je tends vers ça ; et quand un lecteur me dit qu'on ne sent pas que c'est une traduction, je le prends comme le compliment suprême. Bien sûr, mon propos n'est

pas du tout d'effacer l'originalité, voire l'excentricité de l'auteur, l'effet voulu par lui ; si l'effet est étrange, je dois le conserver.

C'était le cas pour *Près de Jedenew* de Kevin Vennemann, je crois ?

Oui, par exemple, le livre est entièrement écrit au présent, qu'il s'agisse du passé, du futur ou du présent ; au début, j'avais gommé cette particularité, puis, à la dernière relecture, je me suis dit qu'il n'y avait aucune raison de le faire. C'est vraiment un effet de style voulu par l'auteur, qui n'avait rien de spécifiquement allemand, il était indispensable de conserver cette entorse à la langue. Par contre, ce qui est spécifiquement allemand, je trouve qu'il est impossible de le garder en français. On risque d'amplifier l'effet et ce n'est plus l'objectif voulu par l'auteur. Si par exemple on prend l'ordre des mots : en allemand, il est beaucoup plus libre, on peut commencer une phrase par un COD... si on le fait en français, ce n'est pas du tout naturel ; je ne suis pas d'accord pour conserver ça. Je ne vois pas pourquoi il faudrait trébucher en français là où on ne trébucherait pas en allemand... mais il n'est pas toujours facile de savoir où est la limite.

Parlons des auteurs que tu traduis ; lesquels t'ont particulièrement marquée ? Est-ce toi qui les as choisis ou s'agissait-il de commandes ?

Les deux premiers livres que j'ai traduits, c'étaient des commandes (J. Schopenhauer et W. Uhde). Mais je continuais en parallèle à chercher des textes et à les proposer. Au début, je dirais que ces propositions occupaient la moitié de mon temps.

Mon auteur de cœur, c'est Hans-Ulrich Treichel, dont Hachette Littérature avait publié un premier roman, mais son traducteur, Jean-Louis de Rambures, était mort. Quand je leur ai reparlé de Treichel, ils ont accepté de publier un autre titre, *L'Amour terrestre* ; j'étais très contente, c'était une victoire ! Je l'ai beaucoup traduit, puisque je vais bientôt commencer son 5^e livre. J'ai l'impression de consonner à 100% avec ce qu'il écrit, d'avoir la même sensibilité que lui et, chaque fois que je traduis un de ses livres, j'ai le sentiment de rentrer à la maison. Ce mélange d'humour et de mélancolie...

Kevin Vennemann m'a aussi vraiment marquée. Il a écrit *Près de Jedenuw*, son premier roman, à 30 ans, et quand je l'ai lu, j'ai trouvé ça tellement innovant dans la forme et poignant par le thème que j'ai cru que ce serait le grand auteur du XXI^e siècle ; or, si le livre a eu un beau succès critique en Allemagne, en France, où il est paru chez Gallimard, il n'y a pas eu une seule critique dans la presse ; ç'a été une immense déception. C'est sûr que ce n'est pas un livre facile, mais il a été noyé dans la masse des sorties...

J'ai beaucoup aimé aussi Stephan Wackwitz. À travers l'histoire de sa famille, *Un pays invisible* raconte l'histoire de l'Allemagne au XX^e siècle dans un style extraordinaire et d'une manière à la fois passionnante et très émouvante. Joie et fierté de le traduire ! Le roman a eu un peu de critique à sa parution, mais malheureusement son éditeur, Laurence Teper, a mis la clé sous la porte peu après, donc il n'est plus disponible.

La même chose est arrivée à *Vilains moutons* de Katja Lange-Müller, une auteure que j'ai pu traduire dix ans après l'avoir découverte ! Personne n'a racheté les droits et, l'éditeur disparu, les livres sont pilonnés...

Ensuite, je n'ai plus vraiment eu le temps de proposer des livres, les contrats s'enchaînaient, je travaillais sur commande, à l'exception de Katja Petrowskaja, *Peut-être Esther* : j'avais appris que Le Seuil avait acheté les droits, et je leur ai proposé de le traduire, car son livre m'avait énormément touchée. Il retrace l'histoire de sa famille juive ukrainienne victime de la Shoah, c'est autobiographique, magnifique. J'ai eu la chance de participer à une rencontre que le collège de traducteurs de Straelen organise chaque année avec un auteur différent et ses traducteurs. Pendant une semaine, en août 2014, nous étions une quinzaine de traducteurs à travailler sur son texte ; chacun était venu avec ses questions et elle nous éclairait ; selon les langues – slaves, finno-ougriennes, latines... –, les difficultés étaient assez semblables. Günter Grass aussi réunissait régulièrement ses traducteurs à Lübeck.

Une autre auteure m'a marquée : Ursula Krechel, dont *Landgericht (Terminus Allemagne)*, éd. Carnets Nord) a reçu le prix de la Foire de Francfort – c'est tellement enrichissant sur le plan littéraire ! Je crois que c'est le livre le plus difficile, le plus exigeant, le plus dense que j'aie traduit jusqu'ici. Elle est poète, et on le sent : il y a beaucoup de

formules un peu elliptiques, c'est une langue extrêmement travaillée, dense... Là aussi, j'ai été déçue par la réception. J'étais à Berlin quand j'ai traduit ce livre, ainsi que sa traductrice italienne, et nous avons travaillé ensemble – on s'est soutenues moralement, et en fait nos échanges étaient très rassurants, on s'éclairait l'une l'autre : une chance incroyable ! – et nous avons fait aussi plusieurs séances de travail à trois, avec Ursula Krechel.

Tous les autres auteurs m'ont été proposés ; le revers de la médaille, c'est que ce ne sont pas forcément des auteurs de cœur. Sur le lot, il y en a qui me plaisent énormément, mais ce n'est pas le cas de tous ! C'est pour ça que cette année, comme j'avais un peu de temps, j'ai repris la prospection. J'ai deux projets en cours. C'est la première fois depuis 2007 que je prends vraiment le temps de proposer des projets ; je leur ai consacré environ un mois.

Comment fais-tu pour prospecter, est-ce que tu vas en Allemagne, dans des salons... ?

Pour ces deux derniers romans, l'un m'a été recommandé par la directrice du collège suisse des traducteurs de Looren ; c'est un vrai succès commercial en Suisse, mais l'éditeur ne parvenait pas à le caser. Il s'agit de *Tamangur* de Leta Semadeni, dont je viens d'apprendre que les éditions Slatkine & Cie ont acheté les droits et me confient la traduction. Quelle joie ! L'autre, c'est en suivant l'actualité, surtout sur Perlentaucher⁵, que je l'ai découvert ; je n'ai pas besoin d'aller en Allemagne ! Je prends beaucoup de plaisir dans cette démarche active de proposer, on se sent plus acteur de ce que l'on fait, avec l'envie de défendre un texte.

Il semblerait que le thème de l'histoire soit très présent dans les livres que tu choisis...

Oui, cela reflète sûrement une tendance de la littérature allemande, mais aussi mes intérêts et mes goûts : presque tous les livres que je tra-

⁵ cf. <https://www.perlentaucher.de/>. Il s'agit d'un site culturel qui présente, entre autres, des recensions des derniers livres parus en allemand. (NdlR)

duis, finalement, ont un rapport de près ou de loin avec l'histoire de l'Allemagne au XX^e siècle, et celle de l'Europe ; Krechel parle de l'histoire de sa famille – un Juif exilé à Cuba, qui rentre en Allemagne en 1947 –, Wackwitz, c'est l'histoire de l'Allemagne, Venneman, c'est la Deuxième Guerre mondiale et les pogroms, Petrowskaja, c'est l'Ukraine...

Penses-tu que l'on retrouve un peu partout dans la littérature allemande cette spécificité de tes auteurs ?

Je pense que c'est effectivement un thème très présent dans la littérature allemande, à la fois la Deuxième Guerre mondiale et la division puis la réunification de l'Allemagne – thèmes présents chez Katja Lange-Müller. Tous les textes que j'ai proposés avaient un rapport avec cette problématique, qui m'intéresse non pas comme fin en soi, mais lorsque elle est portée par un souffle littéraire. En fait, quand je pense aux livres que je n'ai pas choisis, c'est un peu pareil – Haratischwili, c'est l'histoire de la Géorgie au XX^e siècle, Shida Bazyar, celle des Iraniens réfugiés en Allemagne, et Florescu, c'est l'histoire de l'Europe...

Dans ce même numéro de *TransLittérature*, Catherine Weinzorn consacre un article aux auteurs qui écrivent en allemand sans que ce soit leur langue maternelle ; dirais-tu que ce sont des auteurs très présents dans tes traductions ? et les traduire représente-t-il des difficultés particulières ?

Effectivement, j'ai traduit quatre livres écrits par des auteurs qui ne sont pas de langue maternelle allemande. Le premier, c'était Florian Florescu, émigré en Suisse, de langue maternelle roumaine, dont *Le Turbulent Destin de Jacob Obertin* est paru au Seuil en 2011 ; ensuite j'ai traduit Katja Petrowskaja, qui est de langue maternelle ukrainienne ; puis Nino Haratischwili, qui est géorgienne, et la quatrième c'est Shida Bazyar, une Iranienne. Je pense qu'il y a de plus en plus de publications d'étrangers vivant en Allemagne et écrivant en allemand, car ils ont plus de chance d'être édités ; à part Petrowskaja, ces auteurs, je ne les ai pas proposés. Et ça me semble refléter plutôt une tendance actuelle.

Se pose évidemment la question de la langue ; la langue de ces auteurs, à des degrés divers, présente des aspérités dues au fait qu'ils n'écrivent pas dans leur langue maternelle : dans quelle mesure doit-on et peut-on rendre ces aspérités en français ? Et là, j'arrive un peu à la limite de la théorie que j'ai exposée plus tôt. La difficulté, c'est : quelle est la part des maladresses et celle de l'originalité voulue ? Dans le cas de Katja Petrowskaja, sa langue est très imagée, très littéraire, sans doute d'autant plus originale que ça n'est pas sa langue maternelle, et ça se sent ; donc là j'ai essayé de conserver un peu ces aspérités, mais c'est un exercice d'équilibriste, c'est très délicat de rendre cet effet-là. Une langue un peu impressionniste, assez métaphorique ; je ne pense pas qu'un Allemand écrirait comme elle.

Je sais que tu aimes bien aller traduire dans des résidences de traducteurs ou d'écrivains. Pourrais-tu nous en parler, nous dire ce que tu y recherches, ce que t'apportent ces résidences ?

Je le fais très souvent, en effet, tous les ans. D'une part, ce sont des conditions de travail optimales, on est plus concentré que jamais, d'autre part, ça permet de voyager, de découvrir des lieux, des pays, la Suède, la Suisse... – qui n'ont pas forcément de rapport avec les auteurs que l'on traduit, d'ailleurs –, et puis de rencontrer des collègues qu'on n'aurait jamais l'occasion de rencontrer ailleurs, pas seulement des traducteurs, mais aussi des écrivains. Par exemple, je viens de séjourner dix jours à Looren en Suisse, en avril, et il y avait un traducteur ouzbèke qui vit à Samarcande, qui a traduit les contes de Grimm en ouzbek et des contes ouzbeks en allemand avec l'aide d'une Allemande. Des rencontres improbables et très enrichissantes, évidemment. À Ventspils en Lettonie, j'ai rencontré un Biélorusse qui m'a appris beaucoup de choses sur son pays. J'ai séjourné à Arles plusieurs fois, à Looren en Suisse aussi, en Suède à Gotland au Baltic Center, aussi ; Ventspils en Lettonie et Gotland accueillent aussi bien des traducteurs que des écrivains ; à Gotland, j'ai rencontré un écrivain russe très sympa et passionnant, publié chez Verdier. Et puis j'ai séjourné à Saorge aussi, dans les Alpes-Maritimes, un ancien monastère reconverti en résidence pour écrivains et traducteurs.

Et cet été, je vais aller au Château de Lavigny en Suisse, à quelques kilomètres du lac Léman ; c'est un château qui accueille pendant l'été, de juin à septembre, pendant un mois chaque fois, six écrivains et traducteurs. On est logé et nourri, la vraie vie de château... Il faut deux lettres de recommandation pour pouvoir y aller. Autres conditions : avoir un projet en cours (et le présenter), mais le contrat n'est pas exigé, et envoyer une lettre de motivation ; et comme langue obligatoire, le français ou l'anglais. Les résidents peuvent venir du monde entier.

Ces séjours s'apparentent un peu à une retraite aussi, l'atmosphère est parfois assez feutrée, c'est un temps de recueillement un peu réduit à l'essentiel, sans les scories du quotidien, sans contraintes...

Anecdote : quand je raconte ces séjours dans les collèges à mes amis, c'est le seul moment où ils trouvent que j'ai de la chance de faire ce métier, je leur fais envie !

As-tu déjà bénéficié de bourses, reçu des prix de traduction ?

J'ai eu deux prix, le prix André-Gide, décerné par la DVA Stiftung et financé par la Bosch Stiftung, doté de 10 000 euros, en 2008, pour *Un pays invisible* de Stephan Wackwitz. Ce prix était décerné tous les deux ans à un traducteur français et à un traducteur allemand, mais il n'existe plus ; il a été décerné pour la dernière fois en 2010. Ils l'ont transformé, je crois...

En 2010, j'ai eu le prix Amphi décerné par l'université Lille III à la fois à un auteur et à un traducteur et doté de 2000 euros, pour *Près de Jedenew*.

J'ai eu aussi, à quatre reprises, des crédits de traduction du CNL.

Et puis j'ai eu la bourse Elmar Tophoven, qui existe depuis un an ; j'ai été la première Française à en bénéficier ! En janvier 2016, j'ai résidé deux semaines au LCB pour terminer *L'île aux paons* de Thomas Hettche, la fameuse île où se passe ce roman historique étant située à quelques kilomètres du LCB. Cette bourse est proposée aux traducteurs allemands et français, et va de pair avec un séjour dans une résidence allemande, française ou suisse (le CITL, le collège de Straelen, celui de Looren ou le LCB).

En mai 2016, la Robert Bosch Stiftung nous a accordé, à Monique

Rival et à moi, qui traduisions ensemble Haratischwili, une bourse de voyage pour aller en Géorgie sur les traces des personnages du roman.

Tu disais tout à l'heure que tu es parfois déçue par la réception des livres que tu traduis... un mot là-dessus ?

Effectivement, si je suis très heureuse d'avoir pu traduire la plupart des livres que j'ai proposés et de les voir publiés, cela me frustre de constater qu'ils ne touchent pas le public français. J'ai toujours l'impression, même si les préjugés se sont un peu effacés, qu'il est très difficile de vendre la littérature allemande en France ; du reste, tous les éditeurs le disent. Je me rends compte aujourd'hui que, en tant que traductrice, je ne peux pas me satisfaire de la seule publication. D'ailleurs, et l'ATLF et ATLAS ont saisi le problème à bras-le-corps ; les deux associations font de plus en plus intervenir les traducteurs et je pense qu'il faut aller dans ce sens-là, qu'on devrait nous-mêmes prendre ça en main pour aller directement au contact du public... Beaucoup des auteurs que je traduis ont été invités à faire des lectures, en général à Paris au Goethe-Institut ou à la Maison Heinrich Heine, mais cela ne suffit pas. Il faudrait imaginer des lectures dans d'autres lieux et d'autres milieux que germaniques, pour casser cette espèce d'*a priori* ; on traduit quand même beaucoup de l'allemand, et pourtant il ne me semble pas que cela fasse évoluer l'image de la littérature allemande, et que le public français la connaisse, il y a encore un immense travail à faire de ce côté-là. Mon objectif maintenant, ce n'est plus tellement de faire découvrir de nouveaux auteurs, mais plutôt de faire connaître ceux qui sont déjà traduits – à commencer par Treichel ; cinq livres de lui sont sortis chez Gallimard et personne ne le connaît.

À cet effet, j'ai sauté sur l'occasion quand ATLAS a proposé en janvier 2017 un premier stage de lecture à voix haute, pendant deux semaines, au CITL ; c'est une formation financée par l'Afdas. On apprend avec deux comédiennes-metteuses en scène à lire sa traduction en public. Chaque traducteur était venu avec un texte qu'il avait traduit et on a travaillé sur la diction, la façon de poser sa voix, le rythme, les silences dans la lecture qui sont des respirations, le

rapport au public, l'appropriation de l'espace, le regard. Ça m'a vraiment ouvert des horizons ; j'ai fait deux lectures depuis, et je me suis aperçue que je lisais différemment, j'avais l'impression de beaucoup mieux incarner le texte, d'être plus à l'aise et surtout de davantage tenir compte du public, de me soucier davantage de capter son attention ; contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas inné, ça s'apprend. C'est un premier outil pour œuvrer à une meilleure diffusion...